

Denis CLARINVAL

LE POETE

VEILLEUR DE RUINES



Les ruines sont le visage visible du tragique. Elles ne renvoient pas seulement à un passé détruit, à une catastrophe achevée, mais à un présent qui survit à sa propre chute. Elles disent que quelque chose s'est effondré et pourtant demeure, que la vie continue parmi les restes, que le monde persiste dans une forme brisée. Dans les ruines, rien n'est indemne : le langage, la raison, les anciens dieux, les architectures de sens, tout porte la marque d'une dévastation. Mais cette marque n'est pas pure négation. Elle est une vérité nue, une mise à découvert. Les ruines ne mentent pas. Elles n'embellissent pas. Elles montrent ce qu'il en est lorsque la plénitude s'est retirée et que l'on doit habiter l'inaccompli.

Au milieu de ce champ de ruines, le poète se tient, ou plutôt il s'assied. Ce détail compte. Il ne se dresse pas comme un prophète, il ne surplombe pas la scène. Il ne se détourne pas non plus. Il demeure. Sa posture est celle d'une veille. Il regarde sans prendre possession, il contemple sans consommer. Il ne cherche pas à refermer les ruines par une explication, il ne les recouvre pas par un discours. Il accepte l'évidence tragique, non comme une fin, mais comme un lieu. Sa méditation n'est pas un luxe intérieur, elle est un acte de résistance : tenir dans l'effondrement sans se dissoudre, maintenir un rapport au monde lorsque le monde semble ne plus répondre. Il ne se plaint pas, il n'accuse pas, il ne réclame pas une réparation immédiate. Il veille. Et cette veille, silencieuse, est déjà une forme de fidélité.

Puis apparaît la flamme. Elle ne vient pas du ciel. Elle ne descend pas comme une récompense, ni comme un signe éclatant envoyé d'un ailleurs souverain. Elle naît des ruines elles-mêmes. Elle sort des pierres brisées, de la cendre, du lieu détruit. Ce surgissement renverse une attente ancienne : le sacré n'est plus vertical, il ne domine plus depuis une hauteur inaccessible. Il ne se présente plus comme puissance triomphante. Il s'élève du tragique lui-même, comme si la dévastation avait laissé une ouverture par où quelque chose peut encore passer. La flamme dit alors que le sacré n'est pas supprimé par l'effondrement ; il est déplacé, rendu plus fragile, plus discret, plus proche.

Cette flamme peut être comprise comme l'esprit, non pas l'esprit abstrait, mais l'esprit comme présence ténue, comme fidélité silencieuse au cœur du détruit. Elle est une persistance. Elle ne promet pas le salut, elle n'efface pas les ruines, elle ne les transfigure pas en décor héroïque. Elle demeure simplement, comme une braise qui refuse de s'éteindre. Elle est la preuve minimale et irréfutable qu'une présence invisible ne consent pas à l'absence. Et parce qu'elle est née des ruines, elle ne peut pas être confondue avec une consolation facile. Elle ne vient pas recouvrir le tragique, elle vient l'habiter. Elle n'est pas l'abolition de la nuit, elle est une lueur dans la nuit, un point de tenue.

Mais cette flamme peut être aussi autre chose, ou plutôt davantage. Elle peut être ce voile sacré qui garde le lieu où Dieu se tient, non dans la gloire, mais dans la retenue et dans l'attente. Il y aurait alors, au cœur des ruines, non pas une manifestation éclatante, mais une réserve. Le sacré ne s'exhibe pas, il se voile. Il ne se donne pas en pleine lumière, il se protège dans une discréction qui est peut-être sa vérité. Comme si Dieu, au lieu de s'imposer, consentait à se retirer pour que l'humain ait lieu, pour que la liberté demeure, pour que la parole ne soit pas écrasée par une évidence. Ce retrait n'est pas l'abandon ; il est une modalité de présence. Une présence qui ne force pas, qui n'oblige pas, qui attend.

Ainsi l'image tout entière se condense : le poète ne cherche pas Dieu ailleurs. Il ne le projette pas dans un ciel intact, il ne le réclame pas sous la forme d'un miracle qui abolirait la ruine. Il le découvre, ou plutôt il le pressent, dans la cendre encore chaude du monde. Il reconnaît que le lieu du sacré n'est plus le sommet, mais la brèche ; non la hauteur, mais la faille ; non la puissance, mais la survivance. Le poète n'est pas un prophète du ciel, il est gardien d'une braise. Sa tâche n'est pas de construire un temple neuf sur les ruines, mais de ne pas laisser se dissiper la clarté fragile qui naît du détruit. Il s'assied pour veiller. Il demeure pour que la flamme ne soit pas emportée. Et ce geste simple, presque immobile, devient alors la plus haute action : maintenir ouverte, au cœur du tragique, la possibilité d'une présence.

HÖLDERLIN

COURAGE DU POETE

Tous les vivants ne sont-ils pas de ta famille ?

Et toi pour la servir par la Parque nourri ?

Alors va ! avance sans armes

Le long de la vie, ne crains rien.

Que tout te soit béni de ce qu'il adviendra,

Et tourné à la joie ! ou quelle peine, ô cœur,

Crois-tu qui pourrait te blesser,

Où tu dois aller quelle malencontre ?

Car l'hymne un jour n'est né sur les lèvres humaines

D'un souffle de paix, notre chant s'est prodigué,

Dans l'heur et le malheur réjouissant

Le cœur de l'homme, et depuis lors

Nous aimons, chantres du peuple, être auprès des vivants,

Joyeux dans leur foule assemblée, amis de tous,

Ouverts à tous ; en vérité

Tel est notre ancêtre, le Dieu Soleil,

Qui donne à tous, pauvre et riche, le jour riant,

Qui dans le temps fugitif nous redresse,

Éphémères, et comme enfants

Nous tient par ses lisières d'or.

Lui, l'attendent, et quand l'heure est venue le prennent

Ses flots de pourpre ; et vois ! l'astre sublime

Sait la route changer et la suit

L'âme sereine jusqu'au déclin.

Que passe de même quand il en sera temps,
Qu'à l'esprit plus jamais ne failliront ses droits,
Qu'elle périsse au plus plein de la vie,
Notre joie, mais de cette belle mort !

LECTURE

Dans ce poème, Hölderlin ne décrit pas seulement une vertu morale parmi d'autres, il montre ce que signifie, au plus profond, exister comme poète au milieu des vivants. Le « courage du poète » n'est pas celui du héros armé qui affronte un ennemi extérieur, mais celui d'un être livré sans défense à la vie, exposé à tout ce qui peut advenir, et qui pourtant consent à cette exposition comme à une bénédiction. Dès les premiers vers, tout est dit : « Tous les vivants ne sont-ils pas de ta famille ? » Le poète est d'emblée replacé dans une fraternité universelle : il n'est pas séparé, pas au-dessus, pas à part. Il appartient à la même communauté fragile que les autres hommes, la même condition mortelle nourrie par la Parque, c'est-à-dire par la déesse qui file et tranche le destin. Le poète est nourri par la mort, et c'est de là qu'il reçoit sa tâche. C'est parce qu'il partage le même sort que tous les vivants qu'il peut parler pour eux. Son courage commence par cette proximité acceptée : ne pas se tenir à distance, ne pas faire de la poésie un refuge, mais demeurer « de la famille » de ceux qui vivent et qui meurent.

De cette origine commune découle l'injonction centrale du poème : « Alors va ! Avance sans arme le long de la vie, ne crains rien. » Le courage du poète consiste à marcher sans protection au milieu du temps. « Sans arme » veut dire : sans système, sans dogme, sans carapace idéologique, sans certitude qui le mettrait à l'abri du réel. Il renonce à se défendre contre la vie. Il accepte que tout puisse l'atteindre. Et Hölderlin pousse la logique plus loin encore : « Que tout te soit béni de ce qu'il adviendra, et tourne à la joie ! » Il ne s'agit pas de se résigner à ce qui arrive, mais de le bénir. Le poète ne bénit pas parce que tout va bien, il bénit parce que tout appartient au champ de l'expérience, et que son chant doit pouvoir traverser aussi bien le bonheur que la peine. À partir de là, une question fuse au cœur du

poème : « Ou quelle peine, ô cœur, crois-tu qui pourrait te blesser, où tu dois aller quelle malencontre ? » Non pas que rien ne puisse faire souffrir le poète, mais rien ne peut le déposséder de sa tâche. La blessure est possible, inévitable même, mais elle ne peut pas annuler le lieu où il doit aller : le lieu de la parole, du chant, de la présence aux vivants.

Hölderlin rappelle ensuite l'origine de ce chant : « Car l'hymne un jour est né sur les lèvres humaines d'un souffle de paix. » Le chant poétique n'est pas une invention privée, il est une naissance, un événement qui dépasse le poète singulier. Il est né « un jour », c'est-à-dire dans le temps, mais il porte en lui un souffle qui vient d'ailleurs, un souffle de paix qui s'est offert aux lèvres humaines. Depuis ce jour-là, dit Hölderlin, ce chant s'est « prodigué », il s'est donné sans réserve, « dans l'heur et le malheur, réjouissant le cœur de l'homme ». Le courage du poète consiste à se tenir dans cette prodigalité même : être celui par qui passe un hymne qui ne choisit pas les circonstances, qui ne se retire pas quand survient le malheur, mais continue de réjouir le cœur en plein tragique, non par déni, mais par fidélité à ce souffle de paix plus profond que les accidents de la vie. C'est pourquoi Hölderlin peut dire : « Nous aimons, chantres du peuple, être auprès des vivants. » Le poète est d'abord celui qui reste au milieu de la foule, qui ne s'en sépare pas, qui se veut « ami de tous, ouvert à tous ». Il ne se replie pas sur une tour d'ivoire ; il prend place dans la communauté, comme un témoin de joie au milieu même de ce qui souffre. Son courage est la disponibilité : rester avec les autres, ne pas se retirer.

Hölderlin inscrit alors cette mission dans une filiation plus haute : « en vérité, tel est notre ancêtre, le Dieu Soleil. » L'ancêtre du poète n'est pas un maître de parole, mais l'astre qui donne le jour à tous, « pauvre et riche ». Le dieu solaire ne choisit pas les siens, il se donne à chacun sans distinction. Il « redresse » les éphémères que nous sommes « dans le temps fugitif » et nous tient « comme enfants » par une « lisière d'or ». Belle image : nous n'avons pas les pleins pouvoirs sur notre existence, nous sommes tenus, guidés, reliés à une lumière qui nous précède. Le poète n'est pas celui qui maîtrise cette lumière, mais celui qui accepte de se laisser tenir par elle, comme un enfant à la main d'un parent. Son courage est aussi une forme de confiance : consentir à cette lisière d'or qui nous conduit à travers le temps qui passe, sans savoir exactement où. Le soleil, dit Hölderlin, est lui aussi promis à un destin : « Lui, l'attendent, et quand l'heure est venue le prennent ses flots de pourpre ; et vois ! L'astre sublime sait la route changeante et la suit l'âme sereine jusqu'au déclin. » Même la lumière

doit décliner, même le dieu doit se coucher, mais il suit sa course « l'âme sereine ». Là encore, le courage n'est pas dans la domination, il est dans la fidélité à un chemin, dans la sérénité d'une lumière qui accepte son propre déclin.

C'est ici que le poème atteint son pointe la plus profonde. Hölderlin souhaite pour notre joie ce qui advient au soleil : « Que passe de même quand il en sera temps, qu'à l'esprit plus jamais ne failliront ses droits, qu'elle périsse au plus plein de vie, notre joie, mais de cette belle mort ! » Le courage du poète ne consiste pas seulement à affronter la souffrance ; il consiste à accepter que la joie elle-même doive mourir un jour, mais mourir « au plus plein de vie » et d'une « belle mort ». Ce n'est pas un goût morbide pour la fin, c'est l'intuition tragique que rien ne doit s'éterniser comme forme fixée, pas même la joie. Pour être juste, la joie doit rester mouvement, passage, flux. Elle ne doit pas s'installer en possession. Qu'elle périsse donc, si elle doit périr, mais qu'elle périsse dans son apogée, comme le soleil se couche dans la splendeur des flots de pourpre. C'est là le cœur du courage : ne pas chercher à retenir ce qui doit passer, ne pas se crisper sur la lumière qui s'en va, mais accompagner jusqu'au bout ce mouvement en restant fidèle à l'esprit. Que « l'esprit ne faiblisse plus de ses droits » veut dire : que la dimension spirituelle de l'existence, cette ouverture à plus grand que soi, ne soit pas trahie, même lorsque tout décline.

Ainsi le « courage du poète » est indissociable du tragique. Il ne nie pas la précarité de la vie, il ne rêve pas d'échapper à la mort, il ne se console pas dans une promesse d'ailleurs. Il accepte que le destin humain soit marqué par la finitude, la perte, le déclin. Mais dans cette finitude même, il reconnaît un espace pour une joie plus haute, une joie qui ne dépend pas de la durée, mais de l'intensité et de la fidélité à l'esprit. Avancer « sans arme » le long de la vie, bénir ce qui advient, rester au milieu des vivants, se laisser tenir par la lisière d'or du soleil, consentir à ce que la joie meure au plus plein de vie : tout cela dessine une figure du poète comme gardien d'une lumière tragique, ni naïve ni désespérée. Son courage est de ne pas renoncer à la joie, tout en sachant qu'elle est mortelle ; de ne pas renoncer à la lumière, tout en sachant qu'elle décline ; de ne pas renoncer à l'amour des vivants, tout en sachant qu'ils sont promis à la Parque. Et c'est précisément là que se tient la grandeur de cette poésie : dans cette affirmation douce et inébranlable que, malgré le tragique, une joie est possible — non pas la joie qui nie la mort, mais celle qui l'accompagne, jusqu'à cette « belle mort » où l'esprit, enfin, ne faillit plus à lui-même.

COURAGE DU CHANT

Avance, dit la voix, vers ceux qui marchent avec toi sur la terre mortelle,
avance parmi les visages qui doutent et qui espèrent encore,
n'aie pas peur de leur fatigue ni de leur silence inquiet,
tu es de leur famille, nourri du même souffle, promis au même déclin,
ce n'est pas un hasard si ton pas rejoint le leur dans la poussière,
car le poète n'est pas séparé du peuple qu'il écoute,
il boit la même eau, porte les mêmes cicatrices,
il n'a pas reçu une âme plus forte, seulement plus attentive,
et c'est de cette attention que naît sa mission,
à hauteur d'homme, parmi les hommes.

Tu ne brandiras aucune arme contre le destin qui vient,
car toute défense serait une trahison de ton chant,
tu dois avancer nu dans la lumière et dans la nuit,
les mains ouvertes pour accueillir ce qui adviendra,
car le courage du poète est d'être blessable,
livré au monde sans armure ni certitude,
ne rejetant rien, ni la peine ni la joie,
bénissant ce qui s'approche comme un don sans maître,
et sachant que rien ne peut te voler ta tâche,
tant que tu marches encore avec les vivants.

Bénis tout ce qui vient, même ce qui mord et qui déchire,
car tout fait partie du jour que tu traverses,
et l'ombre n'est que la forme reculée du soleil,
il n'est pas un instant, si dur soit-il,
qui ne porte en lui une étincelle offerte au chant,

une vérité que le désespoir ne peut éteindre,
le cœur s'effraie de la blessure, mais la voix sait mieux :
là où la vie nous atteint, elle nous révèle,
et la blessure est parfois le lieu où naît la lumière,
à condition de ne pas fermer les yeux.

Souviens-toi que l'hymne est né sur les lèvres humaines,
un jour, sans qu'on sache lequel,
comme si le ciel avait soufflé dans la gorge du premier homme,
et que son souffle, devenu parole,
avait cherché aussitôt un autre cœur à toucher,
le chant n'a pas été inventé : il est arrivé,
il a jailli comme une source sous le pas du vivant,
il s'est donné à tous sans demander pourquoi,
et tout poète n'est que la continuation de cette offrande,
une voix parmi d'autres voix qui se souviennent.

Nous aimons être au milieu d'eux, dit Hölderlin,
auprès des vivants, non dans des hauteurs désertes,
car la poésie n'est pas un refuge mais une table partagée,
un pain que l'on rompt pour que d'autres aient moins faim,
la foule ne nous effraie pas : elle nous appelle,
car chacun porte un fragment de la vérité que nous cherchons,
chaque regard contient une histoire qui brûle en silence,
et le poète est celui qui écoute avant de parler,
qui reçoit le monde avant de le transfigurer,
qui aime avant de connaître.

N'oublie pas l'ancêtre qui te précède chaque matin :
le Soleil, qui donne le jour à tous, pauvre et riche,
sans demander le mérite, sans choisir la dignité,
il se penche sur l'humanité entière avec la même tendresse,
et redresse les éphémères dans leur course ténue,
il les tient comme des enfants par une lisière d'or,
non pour les retenir, mais pour les accompagner,
il n'impose rien, il éclaire seulement,
et sa lumière suffit pour que la joie soit possible,
même parmi ceux qui tombent.

Vois comment le Soleil accepte son déclin chaque soir,
sans se lamenter de disparaître aux yeux des hommes,
il suit son chemin changeant avec une âme sereine,
il sait que sa course n'est pas une défaite mais un cycle,
que la nuit n'est pas une fin mais une respiration,
il descend aux flots de pourpre pour revenir demain,
plus neuf encore, plus brûlant d'avoir été absent,
la lumière ne gagne rien à s'accrocher au ciel,
elle se renouvelle en se retirant,
la joie aussi doit apprendre à mourir pour renaître.

Le poète, à son tour, doit suivre cette loi tranquille :
ne jamais s'arrimer à ce qui doit passer,
ne pas vouloir conserver la joie comme une possession,
car la joie figée se corrompt et devient mensonge,
elle doit couler comme le jour sur les visages,
être une hâte heureuse avant l'obscur,
une démarcation de lumière sur le front des vivants,
et quand son heure vient, elle doit consentir à s'éteindre,

non en gémissant, mais en s'offrant à la nuit,
en sachant qu'elle reviendra sous une autre forme.

C'est pourquoi ton courage n'est pas seulement de vivre,
il est d'accepter de perdre, encore et encore,
sans cesser de croire au retour des choses aimées,
il est de tenir la parole ouverte quand tout se ferme,
de garder confiance dans le cœur battant du monde,
même lorsque le ciel se retire au bord de l'horizon,
il est de dire oui au temps qui défait ce qu'il donne,
oui à la fin qui succède au commencement,
et d'espérer un nouveau matin après chaque déclin,
sans jamais exiger qu'il soit le même.

Tu es chantre du peuple, ami de tous,
et c'est là le plus difficile :
ne refuser personne, ne condamner aucun visage,
car chacun porte en lui un morceau du ciel brisé,
et ce morceau-là suffit pour mériter l'amour,
le poète n'a pas à choisir ceux qu'il accompagne,
il se tient avec les vivants tels qu'ils sont,
fêlés, incertains, souvent perdus en eux-mêmes,
car c'est dans la faille que la lumière se dépose,
et dans la misère que l'esprit se réveille.

Avancer sans arme ne veut pas dire être naïf,
mais refuser les cuirasses qui nous séparent,
refuser de durcir la voix par peur de souffrir,
refuser de transformer la blessure en haine,
le courage du poète est de rester vulnérable,

de ne pas rendre coup pour coup au monde,
mais de garder ses mains capables de tendresse,
et sa voix capable d'évoquer le beau au milieu des ruines,
car la beauté ne supprime pas le tragique :
elle lui offre une clarté dans laquelle respirer.

L'esprit réclame ses droits, dit Hölderlin,
et son premier droit est de ne pas se nier lui-même,
de ne pas céder à la nuit qui voudrait l'absorber,
de ne pas consentir à l'abandon de la lumière,
même lorsque tout semble s'effondrer,
même lorsque la joie se retire à pas de loup,
l'esprit exige de vivre jusqu'au bout,
de brûler un dernier instant plutôt que de s'éteindre sans lutte,
de mourir en plein midi sous le soleil ardent,
plutôt que d'être rongé par le froid avant l'heure.

Le poète n'est pas immortel,
mais il fait de la vie une intensité sans mesure,
il ne cherche pas à durer : il cherche à briller,
un instant, mais d'une lumière qui ne ment pas,
il ne cherche pas à posséder le jour :
il le traverse avec gratitude,
il s'unit à la lumière comme on danse avec un ami,
il laisse le chant grandir en lui jusqu'à la dernière seconde,
et s'il doit tomber, que ce soit en plein élan,
dans une défaite si belle qu'elle ressemble à une victoire.

Ainsi le courage du poète n'est pas de vaincre la mort,
mais de ne jamais laisser la mort défaire la joie,
il ne promet ni salut ni éternité,
il promet la pleine mesure d'un instant,
il promet le feu dans la parole,
la lumière dans le regard,
un point de chaleur que rien ne peut éteindre,
car la joie vécue jusqu'au bout
demeure plus durable que ceux qui la portent,
et c'est en cela qu'elle est belle.

Alors va, poète, marche parmi les vivants,
et porte-leur ta flamme comme un frère porte le pain,
sois leur joie quand ils ne voient plus le soleil,
leur chant quand le langage leur manque,
sois leur courage quand le ciel s'obscurcit,
car tu sais que le jour reviendra,
tu l'as vu décliner cent fois et se relever cent fois,
et même si tu n'es plus là pour le voir renaître,
que ton souffle, transmis à d'autres voix,
continue d'appeler la lumière dans le cœur des hommes.

LE VEILLEUR DES RUINES

Il marche dans les ruines comme dans sa propre mémoire fendue,
où chaque pierre garde le souvenir d'un monde effondré,
où la lumière se perd en poussière avant de devenir jour,
où la voix des anciens dieux ne répond plus qu'en échos brisés,
et pourtant ses pas ne refusent pas cette terre désolée,
car il sait que le tragique n'est pas la fin mais la vérité,
que l'effondrement révèle ce qui demeurait caché,
qu'un dieu silencieux veille sous la cendre des formes mortes,
et qu'un souffle encore passe entre les blocs sans nom,
pour celui qui accepte de rester quand tout se retire.

Il s'assied sur une pierre encore chaude d'un feu ancien,
une chaleur de survivance, de fidélité obscure,
comme si le monde brûlait encore sous son apparence d'abandon,
comme si la lumière n'avait pas renoncé à revenir,
il ne détourne pas les yeux du débris qui insiste,
il cherche dans le moindre fragment la preuve d'un appel,
car le poète n'est pas celui qui invente le sacré,
mais celui qui perçoit qu'il persiste malgré sa chute,
et qu'il se manifeste dans la ruine plus encore que dans le temple,
où trop de gloire interdit au mystère de respirer.

Le feu surgit sans spectacle, du fond des pierres blessées,
comme une pensée qui s'élève sous la chair meurtrie du monde,
une clarté pauvre, mais libre, qu'aucune hauteur ne commande,
le sacré n'est plus vertical, mais immanent et fragile,
une braise qui s'obstine à refuser l'extinction totale,

un dieu non-bénissant, mais fidèle à ceux qui restent,
la flamme éclaire ce qui demeure, non ce qui triomphe,
elle n'est pas victoire, elle est compagnie dans la nuit,
et le poète se rapproche d'elle comme d'un souffle ami,
pour apprendre à vivre avec ce feu qui ne sauve pas mais habite.

Dans ce silence peuplé de pierres et de souvenirs,
il écoute la terre parler un langage sans majuscules,
un langage qui ne promet rien mais qui tient encore,
qui dit que la présence n'a pas besoin d'un paradis,
qu'elle se suffit d'un point incandescent dans le débris,
que la vie n'a pas besoin d'être parfaite pour être vraie,
et qu'une flamme au milieu des ruines
a plus de poids qu'un soleil qui écrase,
que la lumière la plus juste
est celle qui doit lutter pour chaque millimètre de clarté.

Le poète ne cherche pas un ciel intact où croire,
il sait que l'au-delà ne brille plus qu'en contrebas,
dans les lieux dévastés où le réel se dépouille de ses masques,
il a renoncé aux anges qui aveuglent par trop de pureté,
il préfère la pauvreté du dieu blessé qui continue de brûler,
il préfère la vérité rugueuse à la splendeur qui ment,
il sait que le divin qui ne souffre pas
ne peut rien comprendre à la nuit humaine,
et que seul un dieu vulnérable peut devenir familier,
comme un frère soufflant doucement dans l'obscur.

Il regarde la flamme, petite mais intractable,
comme un mot qui veut encore dire quelque chose,
comme un appel que l'on n'éteint pas par décret,
elle vacille, mais refuse la reddition totale,
elle siffle au vent comme un secret revêche,
elle ne demande pas à être crue, juste à être vue,
et la voir suffit pour que la foi change de nature,
elle n'est plus certitude, mais présence en fuite,
plus dogme, mais lueur qui passe entre deux pierres,
prouvant que le monde continue malgré sa chute.

Dans les ruines, le langage perd ses prétentions,
il cesse d'expliquer pour simplement accompagner,
les mots deviennent des pierres posées près du feu,
ils réchauffent un peu, assez pour durer la nuit,
le poète écrit non pour convaincre mais pour veiller,
il inscrit dans la poussière la mémoire de ce qui brûle,
il garde trace de l'invisible qui résiste,
il ne nomme pas le dieu, il l'écoute respirer,
sa poésie ne cherche pas à s'élever,
elle descend dans le réel pour le sauver de l'oubli.

Il comprend mieux pourquoi les temples ont été détruits,
trop lourds d'assurance, trop enfermés dans la gloire,
ils avaient oublié la faille où le divin se glisse,
ils avaient confisqué les flammes au profit des doctrines,
alors que le feu ne veut pas être servi mais accueilli,
qu'il ne veut pas régner mais accompagner,
le dieu ancien s'est retiré pour se défaire de la majesté,
il a choisi la fente d'une pierre anonyme,

pour que le premier venu puisse s'y réchauffer,
sans s'agenouiller devant une vérité qui écrase.

Le poète observe : la flamme danse sans spectateurs,
elle n'a pas besoin de fidèles pour être réelle,
elle existe d'abord par fidélité à elle-même,
elle garde la dignité de brûler à son propre rythme,
elle ne promet pas le salut, elle promet le jour suivant,
et c'est assez pour continuer de croire au monde,
elle dit : la lumière ne quitte jamais tout à fait l'homme,
tant que quelqu'un se tient assez près pour la voir,
tant qu'un regard veille sur le peu qui demeure,
rien ne peut s'éteindre vraiment.

Ce feu est la forme la plus sincère du divin,
il ne s'impose pas, il ne crie pas,
il persévère.
Il est l'esprit sans éclat, sans triomphe, sans tonnerre,
qui accompagne le tragique au lieu de le nier,
et le poète comprend que sa tâche n'est pas prophétique,
mais fraternelle : rester près du feu
pour que la nuit n'oublie pas qu'elle est traversée de jour,
pour que l'humain ne devienne pas cendre avant l'heure,
pour que la cendre n'oublie pas qu'elle est encore feu.

Il ne s'agit plus de vaincre la nuit,
ni de la maudire, ni de la fuir,
mais de cohabiter avec elle en gardant la lumière vivante,
d'être la limite où le néant trouve un peu de chaleur,
où la mort recule de quelques pas chaque soir,

car l'esprit n'est jamais un domaine conquis,
il est un incendie fragile qu'il faut sans cesse nourrir,
pas avec l'orgueil des systèmes,
mais avec la patience du cœur attentif,
qui sait qu'un souffle suffit pour tout rallumer.

Dans ce champ de ruines,
la vérité du monde se montre sans ornement :
être, c'est brûler sous la menace de l'extinction,
c'est tenir debout parmi les pierres renversées,
c'est reconnaître que la force n'est pas dans la hauteur,
mais dans la braise qui ne cède pas au vent,
le divin n'est plus un sommet inaccessible,
il est l'insistance d'une flamme contre le froid,
il est la résistance du jour au cœur de la nuit,
il est ce qui refuse de renoncer.

Le poète sait désormais que son siège sur la pierre
est le lieu d'un rendez-vous que d'autres ont manqué,
non par faute mais par aveuglement de clarté,
ils cherchaient Dieu en haut,
alors qu'il s'était assis en bas avec les hommes,
dans les ruines de leur langage,
pour apprendre lui aussi à espérer malgré tout,
et le poète reste, humble, témoin du feu partagé,
gardien d'un sacré qui n'a plus besoin de majesté,
pour rester l'ami de ceux que la nuit inquiète.

La flamme n'exige rien, si ce n'est le regard qui la reconnaît,
le monde n'exige rien, si ce n'est qu'on continue de l'aimer,
même lorsqu'il chancelle et s'effondre en morceaux,
surtout lorsqu'il semble indigne de confiance,
c'est alors que la fidélité importe plus que la force,
c'est alors que la poésie a raison contre les systèmes,
car elle ne cherche pas à maîtriser le réel,
elle cherche à lui demeurer fidèle
dans ce qu'il a de tremblant,
et de survivant.

Ainsi le poète veille dans la ruine,
non pour pleurer un paradis disparu,
mais pour accompagner le divin qui attend dans les pierres,
il sait que le sacré se tient là où tout menace de finir,
et qu'il ne demande que la présence pour persévéérer,
il fait de la nuit une chambre pour le feu qui revient,
il fait de son regard un abri pour la lumière vulnérable,
dans le silence, il garde le monde en vie,
car une flamme suffit pour dire que rien n'est achevé,
et le poète est celui qui refuse de laisser s'éteindre le jour.